

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 16

Artikel: Entre-deux
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201058>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vu la pauvreté des langues...

Louis Favrat fit, de 1868 à 1870, des conférences dans le canton de Vaud sur les patois de la Suisse romande. Pour donner une idée du génie de la langue de nos pères, il lisait, entre autres morceaux, la parabole de l'Enfant prodigue, traduite par lui en patois du Jorat. Il y eut des auditeurs que cette lecture froissa. L'un d'eux écrit au conférencier une lettre anonyme dans laquelle il l'accusait « de dépouiller la parole de Dieu de son caractère sacré, solennel et émouvant. »

« Les Evangiles sont bien malades, répondit L. Favrat, s'ils ne résistent pas à l'épreuve de la traduction en langue populaire. Oh! mais rassurez-vous, il y a bien longtemps qu'on les traduit et parfois même qu'on les explique en patois. »

La Société britannique des études bibliques, qui vient de célébrer son centenaire, a fait traduire la Bible, verset par verset, dans les idiômes et les dialectes du monde entier. Ce n'a pas toujours été aisé.

Henri Rott passa vingt ans à Taïti pour apprendre la langue des insulaires et mit vingt autres années à traduire les Evangiles à leur intention. La révision récente de l'édition madécasse de la Bible a exigé plus de dix ans de labeur. Il fallut près d'un quart de siècle à un missionnaire pour écrire le Nouveau-Testament dans la langue des Matabélés. Les cinq cents premiers exemplaires qu'il leur apporta furent employés par eux en guise de coiffure.

L'archi-diacre Mackay revoit actuellement la Bible des Indiens Cree, au milieu desquels il a vécu une quarantaine d'années. Malgré la connaissance qu'il a de leur langue, il lui faudra plusieurs années pour achever son travail.

Ce qui rend particulièrement difficile la tâche des traducteurs, c'est le manque de mots pour exprimer les idées encore absentes chez nombre de peuples sauvages. Ainsi nombre de langues ne possèdent pas de termes correspondant aux mots de *paix, foi, amour, Dieu*. Et c'est tout un art alors que de trouver les expressions qui rendent un peu clairement ces notions.

Le traducteur de la Bible pour les Esquimaux dut renoncer à employer les mots de « agneau du Seigneur », parce que les peuplades de l'Extrême-Nord n'ont jamais vu d'agneaux; il traduisit: le « phoque du Seigneur ».

Dans certaines parties du monde il n'y a pas de brebis blanche; dire « blanc comme la laine » eût paru un non-sens aux habitants de ces régions; il fallut donc trouver une expression équivalente.

« Jeune fille » et « sœur » sont des mots introuvables dans la langue idzo que parlent les peuplades du delta du Nil.

Un missionnaire qui traduisait les Evangiles pour les indigènes de la Nouvelle-Bretagne cherchait une locution du crû qui rendit exactement l'idée du serment. Un chef de tribu lui proposa celle-ci: « Plutôt que de faire cela, j'aimerais mieux parler à la mère de ma femme ».

Pour rendre l'expression « la couronne qui ne se fane pas », les aides d'un traducteur de la Colombie anglaise lui firent employer des termes qu'ils déclarèrent les seuls convenables et qui signifiaient: « un couvre-chef qu'on ne porte jamais. » Ce n'était pas tout à fait la même chose; mais l'ouvrage était déjà imprimé lorsque le traducteur fut informé de cette erreur de sens.

Dans la Nouvelle-Guinée, le traducteur s'était échoué au mot « amour ». Pas de mot dans le patois local pour dire « j'aime! » La traduction serait restée inachevée si un indigène qui servait d'assistant au missionnaire ne lui eût pas indiqué une circonlocution signifiant d'après lui ce qu'il y a de plus adorable sur la

terre. La bible une fois imprimée, le traducteur apprit à sa grande stupéfaction que le terme en question signifiait: « la préférence pour la viande pourrie. »

Journalisme et journalistes.

Deux coups de ciseaux dans une intéressante causerie hebdomadaire de *La Suisse*, signée « Philinte ».

Le talent du journaliste.

Le talent du journaliste, a dit Veullot, c'est la promptitude, le trait, avant tout la clarté. Il n'a qu'une feuille de papier et qu'une heure pour exposer le litige, battre l'adversaire et donner son avis; s'il dit un mot qui n'aille pas au but, s'il prononce une phrase que le lecteur ne comprend pas tout d'abord, il n'entend point le métier. Qu'il se hâte, qu'il soit net, qu'il soit simple. La plume du journaliste a tous les privilèges d'une conversation hardie; il doit en user. Mais point d'apparat, et qu'il craigne surtout de chercher l'éloquence. Tout au plus peut-il l'êtreindre un instant quand il la rencontre.

L'esprit de M. Thiers.

Emile de Girardin, directeur de *La Liberté*, a été comparé plusieurs fois à une « lanterne à feux tournants ». Il ne se piquait pas d'avoir de la fixité dans ses opinions.

— Girardin n'est pas utilisable, disait un jour l'austère M. Dufaure à M. Thiers. Il n'est pas gouvernemental.

— Mais, mon cher Dufaure, Girardin est aussi gouvernemental que vous et moi.

— Lui, Girardin, gouvernemental! Allons donc! Mais les gouvernements, il les a tous trahis!

— Eh! riposta M. Thiers, c'est la preuve qu'il les a tous servis.

A nos visiteurs. — Il vient de paraître à l'imprimerie H. Keller, à Lucerne, une charmante brochure: *Le Rigi et le chemin de fer de Vitznau au Rigi*. Elle renferme une description très intéressante de ce point de vue célèbre, et de nombreuses et excellentes illustrations. Depuis des années, les Anglais et les Américains, qui font par milliers l'ascension du Rigi en chemin de fer et qui parcourent la montagne dans toutes les directions, réclamaient, outre les horaires de poche illustrés, une description plus détaillée de la montagne elle-même et de ses particularités. C'est à ce désir que répond la brochure en question, qu'on peut se procurer gratis auprès de la Direction du chemin de fer de Vitznau-Rigi, à Vitznau.



Délicate précaution. — La bonne:

Monsieur, la mère de madame est venue:

Monsieur: Pourquoi ne dis-tu pas tout court: La belle-mère de monsieur est venue?

La bonne: Oh! c'est que je ne voulais pas effrayer Monsieur.

Du côté du couchant.

Nous recevons les lignes suivantes:

Nos excellents voisins, qui ont fait évoluer des torpilles sur le lac de Jaman, ne sont pas toujours renseignés sur les questions d'art et sur les personnalités artistiques qui habitent au-delà des fortifs.

A preuve l'article suivant que j'extraits d'un journal de *Paris* du 3 avril 1904:

« Avez-vous entendu le quatuor Joachim? »
 « Qu'est-ce que Joachim? Hier encore nous l'ignorions; aujourd'hui on nous trace qu'il fut disciple de Beethoven et enfant prodige. »
 « Il paraît même qu'il est resté génial. Je veux

» bien. Il faut à nos snobismes artistiques des » génies de ce genre-là, qui se révèlent un jour » et passent le lendemain. Ils ne sont pas en- » combrants. On peut leur accorder vingt- » quatre heures de vogue... »

Deux lignes plus loin:

« L'Hippique ouvre ses portes. Art et sport. »
 « Dès l'entrée on est pénétré d'une impression » d'art. Les artistes du cheval ont donné de » tout leur talent, etc. »

C'est signé « Frisette ».

Et il est entendu que c'est nous les Bèotiens!
 E. F.

Le Taleint.

Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Quand l'a coumeinci son voîadzo,
 Arrosâ d'âi z'altro veladzo,
 Vê on altro lê s'ein allâ,
 Cò arâi pu lo lâi gravâ?

L'arâi veri pè Montprévare.
 Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Ai Coulati ' baillive à bâre.

Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

L'arâi pu passâ pè Vebrouë,
 Fiffâ la Bressoune et la Brouë,
 Se soulâ avoué lo Grenet,
 Agaffâ tot lo lé de Bret

Et, châteint quemet n'orgolliausa,
 Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Reinvestâve lo Tor de Gausa.

Se Lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Pè Lavaux, dein tote lè câve,
 Aprè cein rrauu... ie s'einfatâve,
 Rebattâve lè bosset plliein,
 Et pu lè menâve bin llein,
 Tant que pri de la granta gollie.

Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Ie tserreyive dâi botollie.

Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

L'arâi pu, adan, cliiau quartettes
 Lè z'elliâtâ su lè bossettes,
 Tot accrasâ, tant que lo cliia
 Fusse d'obedzi de dziacclia
 Et de crevi 'na granta plliece.

Se lo Taleint avâi voliu,
 Lanturlu,

Lo lè sarâi reimplîâ d'Espesse.

Mâ lo Taleint n'a pas voliu,
 Lanturlu,

Sè branquâ contre la vaudâre. —
 Ne brelurin, ne tsecagnâre,
 L'a mi amâ, tot ballamein,
 Traci dau coté d'Etsallein,
 Omète rein ne l'embêtâve.

Oî, lo Taleint a voliu,
 Lanturlu,

Allâ iô nion ne l'arretâve.

MARC À LOUIS.

1 Habitants des Cullayes.

Entre-deux.

L'aspect actuel de notre Lausanne et de plusieurs villes romandes, nous rappelle une page pittoresque de Charles Monselet, dans les « Ruines de Paris ». Cette page dépeint la physionomie de Paris au début du second empire, alors que commençaient les grands travaux de transformation auxquels présida le baron Haussmann et qui firent de la capitale française une des plus belles villes du monde.

« Le Paris que nous avons sous les yeux depuis quelques années est un Paris de transition et dont la physionomie mérite d'être fixée.

» Ge n'est plus l'ancien Paris, et ce n'est pas

encore le nouveau Paris. Nous sommes placés entre le souvenir et la promesse. Au lieu de vieilles masures et en attendant les palais, nous avons les échafaudages, c'est-à-dire une ville en bois en attendant la ville de pierre.....

» Depuis cinq ou six ans, des ouvriers envoyés sur tous les points, ont commencé avec la pierre ce duel urgent, dont le signal était attendu avec tant d'impatience. Autour de l'Hôtel-de-Ville ils ont dégagé trente impasses, brisé cinquante rues, renversé trois cents maisons ; ils ont fait la place nette au Panthéon, à la Sorbonne, à la Tour Saint-Jacques la Boucherie; ils ont débarrassé l'Eglise Saint-Eustache des boutiques qui la déshonoraient; ils sont partout, ils vont partout, au pont Saint-Michel, aux Halles, de la rue de Strasbourg naissante à la rue Saint-Antoine écroulée; demain, ils élargiront le quartier Maubert et le quartier Saint-Marcel; demain, ils auront isolé Notre-Dame après l'avoir pieusement restaurée.

» Mais c'est surtout aux alentours du Louvre et des Tuileries, dans le quartier dit du Carrousel, que la pioche des démolisseurs s'est longtemps exercée.

» On a abattu là toute une ville serrée, tortueuse, noirâtre, fourmillière d'hommes pleine de plus diverses constructions, d'hôtels, de casernes, d'écuries, d'échopes. La plupart de ses rues, ou plutôt de ses ruelles, mises soudainement à découvert, apparaissaient à l'état de tronçons et semblaient comme honteuses de la grande clarté qui s'était répandue sur elles. Le groupe de ces boyaux sinistres constituait en effet une seconde Cité, où des hailloux vivants se promenaient pendant le jour, et où le soir s'agitaient des drames dignes de Parent-Duchâtel.

» La rue du Musée, une des plus anciennes de Paris, faisait dignement sa partie dans ce concours d'abjection et de hideurs... On y rencontrait des cafés sordides, des logeurs à la nuit, des fripiers ténébreux; le tout aboutissant à un égout..... De la place du Musée, une des principales curiosités du laid Paris, une autre cour des Miracles, on plongeait sur un dédale de bicoques lépreuses, rongant les flancs du Louvre, sur un archipel de *musicos* et de trous à rats. Du côté des Tuileries, l'horizon était borné par une longue ligne de bouquinistes et de marchands d'oiseaux..... On y voyait aussi des antiquaires, des tondeurs, des empailleurs, posés comme une menace à côté des volières gazouillantes; des marchands de bric-à-brac qui vendaient des épreuves de Rembrandt et des lorgnons d'écaillé, des guitares et des poires d'Angleterre. Dans cette foire permanente, le regard était sollicité à droite et à gauche par des curiosités contrastantes et par des monstruosité, telles que des ébauches inconcevables que venait y exposer des rapins sans pudeur: académies d'après l'antique, paysages inspirés par des étalages de fruitières, baigneuses surprises par des chasseurs en goguette. A côté de cette peinture hurlante, on apercevait des dogues et des chiens de chasse aussi hurlants dans leurs niches que les tableaux dans leurs cadres; des cygnes mélancoliques enfermés dans des cages en bois; des chouettes au masque saignant; maître Renard à côté de maître Corbeau; et le troupeau des petites souris qui essaient de passer le bout de leur museau entre les barreaux de fil qui les tiennent captives.

» Quelques joueurs de gobelets, avec l'immuable Paillasse, en veste jaune et en bas tigrés, complétaient la physionomie de la place du Musée... »

Qu'allons-nous en faire, de ces garçons et de ces fillettes qui viennent de quitter les écoles? Oh! qu'un bon conseil serait le bienvenu! L'Union Suisse

des Arts et Métiers s'est préoccupée de la question. La commission centrale des examens d'apprentis a fait paraître (chez *Büchler et Co, à Berne*) un opuscule intitulé: *Le choix d'une profession*, destiné à guider les parents, les éducateurs, etc., dans cette grave question, qui préoccupe tous les amis de la jeunesse. Cette brochure tient particulièrement compte de ce qu'il nous faut en Suisse; elle a été élaborée et revue par des hommes compétents et pratiques. On y a joint un tableau des principaux métiers, avec indication du temps nécessaire à un bon apprentissage et du prix à payer aux patrons, ainsi qu'une traduction des conseils de Maître Hemmerli, sur le choix d'un patron d'apprentissage.

Cet opuscule ne coûte que 30 cent. et, à partir de 10 exemplaires, 15 cent. pièce. — La vente en est donc assurée.

Entre aveugles. — Dimanche dernier, sur la route de l'Abordage, à Pully, deux aveugles sollicitaient la charité des promeneurs.

— Connais-tu ce monsieur qui vient de te donner un franc?

Pas précisément; je ne le connais que de vue.



La boucle de cheveux. — « Qu'avez-vous donc dans votre médaillon? » demande une dame à une de ses connaissances.

— Des cheveux de mon mari.

— Mais il n'est pas mort, que je sache!

— Lui, non. Ce sont ses cheveux qui sont morts: il n'en possède plus un seul.

Les conseillers des joueurs.

Si vous êtes joueur de cartes et que vous fassiez votre partie de piquet ou de jass au café, savez-vous rien de plus agaçant que d'avoir derrière vous un spectateur dont les yeux ne quittent pas votre jeu et qui croit devoir vous conseiller à chacun de vos coups. Parfois, ce bienveillant tuteur n'ose exprimer tout haut son avis; mais aux contorsions qu'il fait sur sa chaise, à ses soupirs ou à ses grognements étouffés, vous devinez qu'il vous juge le plus piteux joueur du monde. Il vous gêne votre plaisir et, quelque philosophe que vous soyez, vous ne jouez plus qu'à contre cœur.

Ces donneurs de conseils semblent avoir existé de tout temps, ainsi que le montre le règlement suivant imprimé en 1583 par Léonhard Thurmeysser, à Francfort sur le Main, et que les cabaretiers de cette ville avaient affiché dans leurs estaminets:

Nouvelles prescriptions pénales.

Primo: Celui qui regarde par-dessus l'épaule d'un paisible joueur et lui cause ainsi une gêne extrême, est une buse et doit être chassé.

Secundo: Celui qui, ayant vu les cartes de deux joueurs, cherche à renseigner l'un d'eux par des clignements d'yeux ou par la parole, doit être tenu de payer, en guise d'amende, trente pfennigs de bonne monnaie ou une cruche de bière de mars, pour le bien des joueurs; après quoi on le mettra à la porte.

Tertio: Celui qui ne jouant pas a cette présomption de vouloir conseiller les joueurs et qui déclare que l'un d'eux a mal joué, sera jeté à la rue après qu'on l'aura souffleté sur la bouche et qu'on lui aura tiré son capuchon sur les oreilles.

Fifelon. — L'étais ad mai dè févra, quand l'a dzalà cauquès dzors.

Fifelon, qu'avai quartetta du lo matin, étai cutsi dein la nâi.

On vesin que passavè, l'ai de: « Ma, mon

pourr' ami, coumeint pòadè-vo resta inquitè pè lo frâi que fâ? »

— Pardié, se n'été pas d'obèdzi dè l'ai restà, ia grantein que saré via.

Un bon stage. — M. L... marchandait l'autre jour, à un pauvre diable, un magnifique perroquet.

— Mais il ne parle pas, votre perroquet?

— Faites pas attention, mon bon mossieu; y se gêne de vous. Mais quand il aura passé seulement huit jours avec madame, vous verrez, y ne voudra plus se taire.

Passe-temps.

La réponse au problème posé dans notre numéro du 2 avril nous est donnée de la façon suivante par un de nos lecteurs: « Pas besoin de faire les 119 coups pour trouver le résultat, qui ne peut être qu'un multiple de 7, 119, 539, 959, etc. »

Le nombre des réponses justes est de 45; la prime est édue à M. Philippe Belet, à Belvaux sur Lausanne.

Charade.

Mon second, au dehors, mon premier, au dedans, Défendent mon entier d'ennemis différents.

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.



C'est ça, tout de même.

— M. M... arrive au café, fort en colère.

— C'est inimaginable, s'écrie-t-il, ces gamins sont d'une insolence.

— Que vous est-il donc arrivé.

— Je viens d'avoir une altercation avec des galopins qui maltraitaient un pauvre toutou. Et à mes observations, l'un d'eux a tout bonnement répondu: « La garde meurt et ne se rend pas. »

— Il vous a dit cela?

— Oui... En abrégé.

OPÉRA. — La série de l'opérette déjà touchée à sa fin, après cinq représentations, dont une populaire. On nous a donné *Véronique*, de Messager; la *Fille de Mme Angot*, de Lecocq, et *La Poupée*, d'Audran. Toutes ces représentations ont fait salle comble et ont été, pour *Mlle Mariette Sully*, autant de triomphes, partagés d'ailleurs, dans une très large mesure, par tous les artistes de la troupe. Les chœurs, nous l'avons dit, sont excellents, la mise en scène fort soignée et l'orchestre irréprochable. C'est demain, dimanche, dernière de *Mlle Sully*; on jouera *La Poupée*, qui est son grand succès. — Lundi, commencera la série de l'opéra, par *Thaïs*, avec Mmes Courtenay et Lagard et MM. Aubert et Salvator. *Thaïs* ne sera donné qu'une seule fois.

KURSAAL. — Pour un clou, c'est un clou! Le Colonel Bordeverry, engagé pour quelques représentations seulement, est vraiment un tireur prodige et nous avons pu nous assurer qu'il n'y a, dans ses exercices, rien de truqué, absolument rien. Dans un pays de tireurs, comme le nôtre, les exploits du Colonel Bordeverry vont faire accourir tout le monde à Bel-Air. Pour être moins saillants, les autres numéros du programme n'en sont pas moins très intéressants. *Les 5 Aurora*, cyclistes avec le cercle de la mort; *Karl Otys*, illusionniste, *Reophol*, acrobate de force et fil de fer vaillant. Au *Biographe*, vues nouvelles. Enfin, mardi, début des *Sœurs Teuffer*, danseuses.

La rédaction: J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.